

LA DÉCADENCE DE L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE ET LA NÉCESSITÉ DE LA RÉSISTANCE

L'Agitazione d'Ancône - n°28 - 23 septembre 1897.

Chers compagnons,

Le correspondant à leni du Journal *l'Avanti!*, rendant compte de la conférence que j'ai faite dans cette ville contre l'assignation à résidence surveillée, écrit: «(L'orateur) a souligné que les grands responsables (de la docilité servile avec laquelle le peuple a supporté les mesures vexatoires du gouvernement et des capitalistes), ce sont le parti anarchiste et le parti républicain qui, après avoir longtemps prôné la révolution, se sont rendu compte qu'il était impossible de la faire parce que le peuple, complètement inconscient, ne les suivrait pas».

C'est effectivement ce que j'ai dit mais l'italique a été utilisé par le correspondant de son propre chef, naturellement, et cet italique, dans un journal socialiste démocrate, est là pour bien faire remarquer (et s'en flatter peut-être) que si je critiquais mon parti et le parti républicain, je n'inclusais pas les socialistes démocrates dans cette critique.

Cela demande quelques explications.

J'ai parlé, à leni, des désillusions qui ont succédé aux espoirs suscités par la révolution nationaliste italienne; et j'ai dit comment les conditions économiques du prolétariat étaient devenues toujours plus lamentables, d'une part; et d'autre part qu'on était en train de perdre le peu de liberté que la révolution avait conquis, au point de revenir à un état semblable à celui que nous connaissions avant d'avoir fait tomber les anciens gouvernements, ou pire encore.

Et j'ai essayé d'expliquer ce fait par deux séries de raisons.

En premier lieu, la tendance qu'ont les institutions à se développer dans une certaine direction, avec les conséquences naturelles qui s'ensuivent: la tendance du pouvoir politique à élargir toujours plus sa sphère d'action et à devenir toujours plus oppressif; et la tendance de la propriété privée à accaparer tous les moyens de production, à rendre toujours plus forte l'exploitation du travailleur et à faire tourner au désavantage du prolétariat tout ce qu'apportent de nouveau la science et le progrès social.

En second lieu, l'absence de résistance populaire. Et de cette absence de résistance populaire, j'ai rendu responsables les républicains et les anarchistes, en laissant de côté d'autres raisons d'ordre général qui ne répondaient pas au but de la conférence en question.

Conscients les uns comme les autres de l'injustice fondamentale de certaines institutions et des mauvaises conséquences qu'elles devaient fatalement entraîner, ils ne se sont préoccupés que de la destruction totale et subite de ces institutions, méprisant tout ce qui pouvait atténuer ces conséquences mauvaises, désirant même qu'elles se produisent de la façon la plus aiguë possible, dans l'espoir qu'elles provoqueraient et hâteraient la chute de ces institutions.

Ennemis, naturellement, de la monarchie, les républicains faisaient dépendre tous les maux de ce type d'organisation, et ils ne croyaient pas possible ou affectaient, par tactique, de mépriser toute amélioration, toute réforme qui n'aurait pas comme point de départ la chute de la monarchie.

Par un raisonnement semblable à celui des républicains, les anarchistes, ennemis de tout gouverne-

ment et donc de la monarchie, et ennemis de la propriété privée, ne voyaient de bien possible qu'à partir de la transformation radicale de l'organisation sociale; ils méprisaient les améliorations que le régime actuel peut être susceptible d'apporter et souhaitaient, peut-être, que l'oppression et la misère augmentent, dans l'espoir toujours de hâter le conflit.

Ainsi, toute l'activité des deux partis se réduisait à prôner la révolution. Quant à la rendre possible et à la préparer, on ne savait rien faire d'autre que s'affilier dans les organisations respectives, nécessairement faibles en nombre d'adhérents; réunir des armes qui, par manque de moyens et à cause de la vigilance du gouvernement, étaient toujours peu nombreuses et mauvaises et finissaient en général par être saisies, ou par rouiller et devenir inutilisables. A quoi les mazziniens d'abord, les anarchistes ensuite, ajoutèrent en guise de passe-temps quelques bombes plus ou moins inoffensives.

Pendant ce temps, les affiliés finissaient par s'endormir pour de bon, à force d'attendre la révolution sans rien faire. Et la masse du peuple, du moins cette partie du peuple qui était quelque peu consciente et qui aurait pu faire quelque chose, s'entendant continuellement dire qu'on ne pouvait rien obtenir sans la révolution, laissait gouvernement et patrons opprimer et exploiter à leur aise et... attendait la révolution.

L'esprit révolutionnaire, suscité en Europe par la grande Révolution française et qui vivait encore dans la première moitié du siècle, en Italie plus qu'ailleurs, cet esprit s'éteignait peu à peu: les conditions ayant changé, ainsi que les objectifs, la révolution ne pouvait pas se faire avec de vieilles méthodes; et le gouvernement put enfin tout se permettre, sans rencontrer de résistance sérieuse. Il est même souvent arrivé que quand, par leur propre force, les ouvriers ont pu s'organiser et obtenir quelque amélioration, ils se sont plus que jamais éloignés des révolutionnaires dont les prévisions et les intentions étaient en contradiction avec les résultats obtenus; de sorte qu'au lieu de hâter l'émancipation totale du peuple, comme cela aurait dû et aurait pu être le cas, les progrès réalisés en venaient à être de nouveaux éléments de conservation.

A ces erreurs, à cette méthode de révolutionnaires classiques, j'opposais ma propre conviction qui est désormais celle de presque tous nos compagnons, et qui est la suivante: les institutions bourgeoises contraintes par la résistance et par la menace populaires, pouvaient encore beaucoup concéder avant d'en arriver au point où elles devraient nécessairement tomber, d'une mort plus ou moins violente; l'intérêt des révolutionnaires est d'arracher au gouvernement et aux patrons toutes les concessions possibles, pour diminuer les souffrances actuelles du peuple, aussi bien que pour arriver plus rapidement au conflit final; le peuple est d'autant plus apte à la révolution que ses conditions matérielles et morales sont meilleures et que, dans la résistance et les luttes permanentes, il a davantage acquis la conscience de sa propre force, l'habitude et la capacité de lutter. Et la conclusion que je tirais de tout cela, c'était d'encourager à la résistance contre la loi sur l'assignation à résidence surveillée, qui sera une première preuve, victorieuse nous l'espérons, de ce que le peuple peut dès maintenant contre la tyrannie des gouvernements, même pacifiquement et par la voie légale, dès qu'il sait montrer quelle est sa volonté.

Dans tout cela, je n'ai pas mentionné le parti socialiste démocrate, pour la simple raison qu'il n'existait pas à cette période de l'histoire de l'Italie que j'évoquais. C'est précisément à la suite de nos erreurs et de la décadence de l'esprit révolutionnaire qu'il est né en Italie: il en est une conséquence; et il tombera, ou sera réduit à un parti de simples politicards le jour où, instruits par l'expérience de nos insuccès passés, nous pourrions développer notre activité au sein des masses, et le jour où l'esprit révolutionnaire endormi se réveillera dans le peuple italien.

Du reste, les socialistes démocrates auraient tort de se flatter des «*confessions d'un anarchiste*» parce que nos erreurs, communes à toutes les vieilles écoles révolutionnaires, nous les devons pour une bonne part aux théories marxistes dont nous, anarchistes, avons tous été, pendant un temps, des partisans plus logiques sinon plus orthodoxes que ceux qui s'avouaient marxistes, voire que Marx lui-même, peut-être. Et c'est à mesure que nous nous sommes libérés des erreurs du marxisme que nous nous sommes débarrassés des erreurs en question.

Mais nous parlerons de cela une autre fois.

Votre compagnon,

Giuseppe RINALDI (Errico MALATESTA).